

3 mai 2026

Programme de la commémoration

à l'occasion du 81^e anniversaire de la fin de la guerre et de la libération des camps de concentration

- | | |
|---------------------|--|
| Œuvre musicale | Partita en ré mineur pour violon, BWV 1004, « Sarabande » de 1720, composée par Johann Sebastian Bach (1685-1750) |
| Mot de bienvenue | Prof Dr Oliver von Wrochem <i>Directeur de la fondation des mémoriaux et lieux didactiques à Hambourg</i> |
| Mot de bienvenue | Carola Veit <i>Présidente du parlement de la Ville libre et hanséatique de Hambourg</i> |
| Mot de bienvenue | Maria Bering <i>Directrice adjointe de cabinet du délégué du gouvernement fédéral à la Culture et aux Médias</i> |
| Œuvre musicale | Sonate n° 3 en ré mineur pour violon, opus 27, « Ballade » de 1923, composée par Eugène Ysaÿe (1858-1931) |
| Discours (Vidéo) | Judith Jaegermann <i>Survivante du camp de concentration de Neuengamme</i> |
| Œuvre musicale | Le Chant des Partisans Le Chant des partisans a été rendu célèbre en 1943 par Anna Marly, exilée russe vivant à Londres. À l'initiative du résistant Emmanuel d'Astier, le journaliste Joseph Kessel et l'écrivain Maurice Druon rédigent une version française de ce chant d'origine russe. Il est un appel au combat à la vie à la mort pour la libération de la |

France. À travers des émissions francophones de la BBC et la reproduction du texte dans les journaux clandestins, il est devenu le chant de la Résistance française.

Discours

Katrin Duerinckx

Membre du conseil d'administration de l'Amicale Belge de Neuengamme et du NCPGR Meensel-Kiezegem '44

Œuvre musicale

Die Moorsoldaten

Ce chant a été écrit en 1933 par des détenus dits politiques au camp de concentration de Börgermoor situé dans la région de l'Emsland. Selon son compositeur Rudi Goguel, il a été conçu « comme une protestation consciente des résistants contre les oppresseurs, afin de manifester publiquement notre moralité supérieure face à la bestialité des SS ».

Accompagnement musical par l'École de musique pour jeunes de la ville de Hambourg : **Cedric Greiner** (violon) et **Jamie Freeman** (ténor), avec le soutien de **Lydia Schmidl** (accordéon).

La cérémonie de dépôt de gerbes aura ensuite lieu devant l'ancien bunker (le cachot).

Accompagnement musical : **Samantha Wright** (clarinette)

Oliver von Wrochem

Chère Helga Melmed, chère Barbara Piotrowska, permettez-moi de vous souhaiter tout d'abord la bienvenue à toutes les deux, en votre qualité d'invités d'honneur.

Aussi, je tiens à souhaiter la bienvenue à Judith Jägermann, d'Israël, qui, malheureusement, ne peut pas être présente aujourd'hui, mais dont nous écouterons le discours ultérieurement.

Madame la Présidente du Parlement régional de Hambourg, Mme Veit ;

Madame la Directrice adjointe auprès du Délégué du Gouvernement fédéral à la Culture et aux Médias, Mme Bering ;

Madame Duerinckx, Membre du Conseil d'administration de l'Amicale Belge de Neuengamme et du NCPGR Meensel-Kiezezem '44,

Mesdames et Messieurs les représentant(e)s du Parlement fédéral, du Sénat, du Parlement régional, et du corps consulaire ;

Je me réjouis aussi de la présence de délégations des associations membres de l'Amicale Internationale, et de membres des familles des anciens détenus, venus de Belgique, d'Allemagne, de France, de Grande-Bretagne, des Pays-Bas, de Pologne, de Suède, d'Espagne, de République tchèque, d'Ukraine et des États-Unis ;

Je tiens également à souhaiter la bienvenue à tous ceux qui accompagnent musicalement notre commémoration ;

Un grand merci d'avance à toutes les collaboratrices et à tous les collaborateurs qui ont rendu possible le programme organisé autour de la commémoration du 3 mai ;

Mesdames et Messieurs, chères amies et chers amis.

Comme chaque année, à l'occasion de l'anniversaire de la fin de la guerre et de la libération, nous rendons hommage aux anciens détenus du camp de concentration de Neuengamme dont nous avons appris le décès au cours de ces douze derniers mois. En même temps, nous honorons la mémoire de toutes les victimes qui ont souffert au camp de concentration de Neuengamme et ses Kommandos. Je vous lis leurs noms :

Livia Fränkel, Dita Kraus, Lilian Sulkovitz.

À l'heure actuelle, il ne reste que très peu de survivants des camps de concentration qui sont encore en vie. Je me réjouis d'autant plus de pouvoir saluer deux d'entre eux parmi nous aujourd'hui, à savoir Helga Melmed et Barbara Piotrowska, tandis qu'une troisième, Judith Jägermann, nous adressera un message de bienvenue numérique.

C'est par expérience que ces trois femmes savent ce que c'est que de vivre dans un monde où les valeurs universelles ainsi que les droits fondamentaux et les droits de l'homme ne comptent plus.

La victoire sur l'Allemagne nazie et, après 1945, l'évolution du droit international ont fait croire à de nombreuses personnes qu'un autre monde soit possible, où tout un chacun puisse vivre dans la dignité.

Beaucoup d'entre vous, présents ici aujourd'hui, venus de près ou de loin, militent pour un tel monde.

Je vous en remercie du fond de mon cœur. Ne relâchez pas vos efforts !

Mesdames, Messieurs.

Au début de l'année 2026, je m'étais promis de rester optimiste et de positiver, et ce en dépit des défis, aussi bien à l'échelle mondiale qu'interallemande, qui touchent même les lieux commémoratifs. Cependant, les massacres perpétrés par le régime iranien contre des manifestants, suivis de la guerre d'agression contre l'Iran, ont alors porté un nouveau coup bas à la reconnaissance universelle des droits fondamentaux et des droits de l'homme. Aussi, d'autres conflits qui nous accompagnent depuis des années démontrent à l'évidence que les ordres du droit international perdent de plus en plus de leur force de liaison.

Les décalages géopolitiques et historico-politiques sont manifestes. Dans de nombreux pays du monde, la destruction de la séparation des pouvoirs, l'affaiblissement des institutions sociales et des procédures démocratiques, l'érosion de l'État de droit ainsi que les alliances entre oligarques et populistes se sont encore renforcés au cours des douze derniers mois.

Face à la montée des discours et des pratiques autoritaires, les lieux commémoratifs de l'injustice du régime nazi doivent débattre du problème de savoir comment organiser leur travail de façon à ce qu'ils puissent continuer à sensibiliser efficacement la société au passé nazi, et aussi promouvoir une conscience historique raisonné chez le plus grand nombre.

Afin de pouvoir élucider l'injustice historique et sa signification pour le temps présent, il est essentiel que les lieux commémoratifs puissent travailler indépendamment de directives politiques. Dans le contexte, notamment, d'une instrumentalisation croissante des lieux de mémoire à des fins historico-politiques, j'espère qu'à l'avenir, ce sera assuré aussi.

Il est important de comprendre que les lieux commémoratifs ne sauraient être efficaces sans bénéficier du soutien des actrices et des acteurs sociaux et politiques. Dans une période de polarisation sociale, il importe plus que jamais de coopérer avec des groupes de la société qui militent en faveur d'une orientation de notre société qui soit basée sur les droits fondamentaux et les droits de l'homme, et qui luttent contre le révisionnisme historique, l'antisémitisme, et le racisme.

Aussi, je tiens à remercier, à cette occasion, toutes les personnes, les groupes et les institutions, autrement dit tous les acteurs publics et de la société civile, qui s'engagent pour la mémoire active et la société démocratique, à Hambourg et ailleurs. Beaucoup d'entre eux sont ici présents aujourd'hui.

À l'heure actuelle, nous devons faire face à des défis dont on ne saurait mesurer les conséquences. Pour n'en citer que deux : des cultures de jeunes d'extrême droite gagnent du terrain, et on assiste à une propagation accrue de mensonges sur le national-socialisme, sous forme de textes et d'images diffusés sur le réseau. À ce sujet, nous avons participé, en janvier, à une campagne de sensibilisation, à l'échelle fédérale, sur les dangers que représentent des univers numériques déréglementés, et qui vise à exiger que les politiques et les plateformes en tirent les conséquences.

Les lieux commémoratifs, situés sur les sites historiques des injustices nazis, rendent témoignage de crimes de masse. Au nom de la société actuelle, ils assurent une commémoration digne des personnes persécutées, et ils examinent la manière d'agir de la majorité de la population d'antan qui a précisément rendu possible ces crimes d'état et ces crimes de la société.

Il me semble important, en cette période de changement, que les lieux commémoratifs, outre leur mission de rappeler le sort des persécutés, discutent davantage le processus imperceptible qui, à partir du détournement des regards au début du régime national-socialiste, a abouti aux diverses formes de complicité, mais aussi de résistance et d'aide, et examinent aussi les groupes liés à ce processus.

À mon avis, dans la situation actuelle, le débat familial aussi bien que le débat de société sur les causes, les formes, et les conséquences de la violence nazie, revêt une importance capitale.

Il faut, pour comprendre à la fois comment l'injustice nazie a pu s'imposer par le passé et quels sont les facteurs précis qui compromettent l'ordre politique démocratique du présent, non seulement donner une visibilité accrue aux souffrances des personnes persécutés, mais encore discuter et analyser les actions de tous ceux qui, hier comme aujourd'hui, prônent une société inégalitaire, établissent une pensée autoritaire, et rejettent les droits fondamentaux et les droits de l'homme.

Cela signifie pour nous, en tant que fondation chargée de faire connaître les crimes nazis, d'informer, notamment dans les domaines sociaux importants – par exemple dans les entreprises, dans les clubs sportifs et les groupes de supporters, au sein des organisations politiques ainsi que dans le contexte familial et scolaire – aussi bien sur le sort des personnes persécutées que sur la complicité de la société et sa participation au régime nazi, et aussi de sensibiliser aux risques implicites du déclin actuel des valeurs démocratiques.

C'est seulement en comprenant non seulement les causes mais aussi l'impact de l'antisémitisme, de l'antitsiganisme, du racisme, de la haine et de l'incitation à la haine, qui traversent aussi bien l'histoire que le présent, et en les remettant au centre du débat ainsi qu'en présentant sans hésitation le langage violent comme précurseur de l'action violente, que nous nous y opposerons avec succès. Faisons campagne pour une cohabitation démocratique, pour la sympathie, et pour un dialogue fondé sur des valeurs, tout en restant optimistes. Dans notre quotidien, au sein de nos familles, au cercle de nos amis, au travail, pendant nos loisirs et dans l'espace politique.

Je vous suis reconnaissant de votre participation nombreuse, et je suis particulièrement reconnaissant de la grande présence de descendant(e)s des personnes anciennement persécutées, qui se tiennent fermement à nos côtés.

Permettez-moi, maintenant, de céder la parole à Mme la Présidente du Parlement régional de Hambourg.

Traduction : Renate Heckendorf

Carola Veit

Maria Bering

Madame la Présidente Veit (Présidente du Parlement de la ville libre et hanséatique de Hambourg),

Madame Duerinckx (Membre du Conseil d'administration de l'Amicale Belge de Neuengamme et du NCPGR Meensel-Kiezezem '44),

Monsieur le Professeur von Wrochem (Membre du Conseil d'administration de la Fondation des Mémoires et Lieux didactiques de Hambourg et Directeur du Mémorial du camp de concentration de Neuengamme),

Et tout particulièrement :

Chère Madame Jaegermann, chère Madame Melmed, chère Madame Piotrowska, et chers proches,

Mesdames et Messieurs !

« Oublier, c'est trahir » – ces mots d'Hanna Levy-Hass, survivante du camp de concentration de Bergen-Belsen, décrivent avec autant de concision que de force la nécessité de se souvenir et de commémorer les victimes du national-socialisme, aujourd'hui comme demain. Non seulement le nombre incalculable des victimes, mais aussi chaque personne, son destin et son identité, que les nationaux-socialistes lui ont volés.

Un élément crucial dans la lutte contre cet « oubli » – et peut-être aussi contre la « volonté délibérée d'oublier » – était et demeure le témoignage des victimes du régime nazi qui, par leurs récits personnels, leurs conversations, leurs reportages écrits et filmés, permettent de comprendre l'histoire.

À titre personnel, ce fut et reste un grand honneur pour moi d'avoir eu, dans le cadre de mon travail au gouvernement fédéral à la Culture et aux Médias, l'occasion de rencontrer de nombreux survivants des anciens camps de concentration et de nombreux proches de personnes persécutées. Ces rencontres m'ont toujours profondément touchée. Ce sont ces rencontres qui donnent le sentiment que le souvenir des victimes du national-socialisme revêt une autre dimension importante, au-delà de la simple perception de la responsabilité de l'État ou de la société face aux crimes nazis.

Au fond, il s'agit des personnes qui ont subi des souffrances inimaginables ; il s'agit de leur dignité et du respect qui leur est dû pour ce qu'elles ont subi et qu'elles ont pu surmonter. Que des survivants partagent avec nous leurs expériences et leurs sentiments n'est pas une évidence. Pour beaucoup, ce qu'ils ont vécu est trop douloureux pour en parler publiquement, et même au sein de leur famille. Cela rend ces rencontres d'autant plus poignantes et notre gratitude envers eux pour leur courage et leur force n'en est que plus grande.

Mais notre profonde gratitude s'adresse également aux descendants des victimes et des survivants. Ils peuvent témoigner comment ils font face au destin de leurs parents, grands-parents et proches. Leurs expériences montrent que l'ère nazie, dans ses répercussions, n'est pas un événement historique clos. Ses conséquences continuent de se faire sentir, non seulement chez les survivants et leurs descendants, mais aussi dans toute la société. C'est peut-être ainsi que nous pouvons saisir la profondeur des blessures de la dictature nazie : elles traversent les générations, elles ont un impact durable sur notre société actuelle et continueront de façonner l'avenir.

Pour la commémoration d'aujourd'hui, des membres de la première et de la deuxième génération, ainsi que leurs petits-enfants et arrière-petits-enfants, sont venus du monde entier au Mémorial du camp de concentration de Neuengamme pour honorer la mémoire des victimes et perpétuer leur souvenir. Par leur présence, ils donnent une voix et un visage à cette mémoire, mais surtout, ils lui insufflent un avenir.

L'un des défis que nous devons tous relever est de développer de nouvelles approches en matière d'éducation et de sensibilisation, notamment auprès des jeunes générations. Par exemple, il est désormais essentiel de diffuser des contenus numériques. Le Mémorial du camp de concentration de Neuengamme est depuis de nombreuses années particulièrement actif dans ce domaine. Grâce à une grande créativité et à une expertise reconnue, son équipe a lancé avec succès de nombreuses initiatives sur les réseaux sociaux et créé un jeu numérique novateur de commémoration, « Se souvenir : Les enfants de Bullenhuser Damm ». L'accueil enthousiaste, en particulier de la part des jeunes, confirme la pertinence de cette démarche.

Le Délégué du gouvernement fédéral à la Culture et aux Médias apporte un soutien institutionnel au Mémorial du camp de concentration de Neuengamme et, grâce aux financements du programme KulturInvest et du concept fédéral des mémoriaux, permet la rénovation et la restructuration des bâtiments historiques de l'ancien camp, ainsi que la refonte de l'exposition

permanente. Le mémorial peut ainsi mettre en œuvre des approches novatrices et contemporaines dans sa mission éducative.

L'Allemagne d'aujourd'hui jouit d'une culture mémorielle riche et diversifiée. Se souvenir de notre histoire et l'assumer sont des composantes essentielles de notre identité démocratique. En novembre dernier, le Conseil des ministres fédéral a adopté le nouveau concept fédéral des mémoriaux. Fort du succès de sa mise en œuvre actuelle, le gouvernement fédéral réaffirme son engagement en faveur d'un paysage mémoriel diversifié, fédéral et novateur, ouvert à un large public.

Le concept de sites commémoratifs établit le cadre permettant au gouvernement fédéral d'aider les États (die Länder) à financer des sites commémoratifs d'importance nationale, tels que le mémorial du camp de concentration de Neuengamme. La restructuration du financement de ce projet permet désormais de soutenir des initiatives de préservation des sites historiques, la numérisation des documents relatifs aux sites commémoratifs, ainsi que des actions de sensibilisation et de recherche appliquée. De nouvelles formes de diffusion numérique sont nécessaires pour que les sites commémoratifs puissent mieux contrer le révisionnisme historique galopant grâce aux connaissances établies et à la force du souvenir de la violence et de l'injustice.

De même, le patrimoine architectural historique doit être préservé. La version actualisée du concept des sites commémoratifs témoigne de l'importance que le Délégué fédéral à la Culture et aux Médias accorde au travail des sites commémoratifs et de son soutien indéfectible.

Nous ne devons pas oublier. Nous n'oublierons pas. De là découle notre responsabilité de renforcer les initiatives d'éducation et de sensibilisation afin que le souvenir demeure vivant et que ses enseignements parviennent aux générations futures. Engageons-nous ensemble sur cette voie.

Merci de votre attention !

Traduction : Annick Eckel

Judith Jaegermann

Je vous souhaite la bienvenue. Je m'appelle Judith Jaegermann.

Je suis née en Tchéquie, dans la ville de Karlovy Vary, située dans la région des Sudètes. Mes parents y tenaient un bon restaurant, et les mêmes clients revenaient chaque année chez nous, car il s'agit d'une ville thermale.

J'étais la cadette de trois filles, avec Esther, mon aînée de quatorze ans, et Ruth, qui avait un an de plus que moi. J'étais la benjamine. J'aimais les poupées. J'avais beaucoup d'affection pour eux. J'étais une enfant comblée.

En automne, on allait fêter Souccot. Alors, papa m'a demandé de l'accompagner dans la cour pour l'aider à monter la cabane. Je l'ai aidé volontiers. En fait, je me suis occupée du décor et mon père a construit la cabane, c'était amusant. Mais, soudain, pendant qu'il était en train de travailler sur la cabane, des pierres nous sont tombées dessus, des pierres qui venaient d'en haut. Alors, je lui ai demandé : « Papa, qu'est-ce que c'est ? » Il m'a répondu : « Ce sont des pierres qu'on nous jette parce que nous sommes juifs et parce qu'on ne nous aime pas. » Puis, je lui ai dit : « Viens, papa, viens, rentrons à la maison. » Et il m'a pris par la main et nous sommes rentrés à la maison. Une fois rentrée, j'ai couru vers mes poupées pour leur raconter qu'on nous avait jeté des pierres.

Ma sœur Esther qui, à ce moment-là, était déjà une fille adulte, elle a dit à papa : « Papa, il faut qu'on parte d'ici. Nous devons émigrer en Palestine, parce que la guerre va éclater ici. » Mais, papa ne voulait pas y croire. Il était un optimiste et il refusait d'y croire. Il a dit à Esther : « Ça va passer. Cette vague d'antisémitisme passera et il n'y aura pas de guerre. » Mais, elle avait raison. Elle a pris le bateau avec un groupe de jeunes et elle est arrivée en Palestine.

Nous sommes restés, et la situation n'a cessé de se détériorer et de s'aggraver. Puis, un jour, les Allemands sont arrivés à Prague, ils ont envahi la ville, et ils l'ont occupé. Chaque Juif recevait une étoile, une étoile jaune qui portait l'inscription « Juif », qu'il fallait coudre solidement, à l'aide d'une aiguille et du fil retors. Moi aussi, enfant, j'ai reçu cette étoile, ce qui était très embarrassant et très humiliant. Mais, on a tenu bon. Enfin, à l'école, j'allais déjà à l'école, j'avais entre six et sept ans, on me jetait également des pierres et des branches d'arbres. On arrachait les branches des arbres, et on frappait nous autres enfants juifs jusqu'à ce qu'on arrive à la maison. Une fois rentrée

à la maison, je pleurais. Finalement, maman m'a dit : « Si on vous frappe comme ça maintenant, tu ne peux plus aller à l'école ». C'était une période difficile, une période très difficile.

Sur chaque maison, il y avait une croix gammée accompagnée d'inscriptions, telles que : « Les Juifs sont des souris » et « Partez en Palestine, les Juifs ». En outre, chaque restaurant portait une pancarte qui disait : « Les Juifs ne sont pas les bienvenus ici ». Aussi, on n'avait plus le droit d'aller au cinéma, et les Juifs n'avaient plus le droit de travailler. Les médecins juifs se sont vu interdire l'exercice de leur profession, et un Juif n'avait plus le droit d'accepter aucun travail. Ainsi, nous portions les étoiles tandis que sur chaque restaurant il était écrit : « Dehors, les Juifs, nous ne voulons pas de Juifs ici. » Bref, on nous trainait littéralement dans la boue.

Puis, il y avait des affiches sur lesquelles un Juif était présenté comme une personne avec un grand nez, un nez d'aigle, et beaucoup d'argent. Ceci a servi de modèle pour des caricatures, et c'était une période difficile. Et soudain, les Juifs n'avaient plus le droit d'aller à l'école. Il fallait renoncer complètement au travail. Une couturière n'avait même plus le droit de coudre et aucun ouvrier ne pouvait aller au travail. Les médecins n'avaient plus la permission d'exercer, et c'était une période difficile. Enfin, on restait chez soi, et on n'avait rien d'autre à faire que d'écouter les informations.

Finalement, un jour, il était question de déporter les Juifs à Theresienstadt. C'était un ghetto non loin de Prague. Ainsi, on est venu nous chercher en camion, et on nous a jeté sur la surface de chargement, tels des colis. Ensuite, on nous a conduit dans un musée qui, jusque-là, avait servi de musée. En ce moment-là, on l'a transformé en centre de regroupement pour Juifs, avant de les embarquer.

J'étais la plus jeune. À cet endroit-là, on nous obligeait de nous mettre en rang pour le rapport quotidien, et ça n'était pas facile du tout. Au bout d'une semaine, on nous a amené à la gare et on nous a poussé dans les wagons. Évidemment, il s'agissait de wagons à bestiaux. Puis, nous avons fait un long trajet.

Enfin, nous sommes arrivés à Theresienstadt. C'était un ghetto géré par une administration autonome juive. À l'époque, les SS n'y étaient pas encore en place. Il y avait une administration autonome juive, et les hommes étaient séparés des femmes, les enfants des adultes. Ruth et moi, on nous a placé dans un foyer d'enfants. J'étais très malheureuse au foyer, parce que j'étais certes avec ma sœur Ruth, mais séparée de maman. Alors, je pleurais beaucoup. Un jour, j'ai décidé

d'aller chercher maman, je suis sortie du foyer et je me suis mise à chercher, mais je n'ai pas réussi à la trouver.

Ensuite, j'ai rencontré une femme âgée qui m'a demandé : « Pourquoi pleures-tu, mon enfant ? » J'ai répondu : « Eh bien, je ne sais pas où est ma maman. J'ai été placée dans le foyer d'enfants. » Elle m'a dit : « Viens, je vais te montrer où se trouve ta maman, car je sais où sont logées les Tchèques. » Puis, elle m'a pris par la main. Elle est allée avec moi et nous avons trouvé la maison où maman avait été placée. Elle m'a dit : « C'est ici que tu trouveras ta maman. » J'ai répondu : « Merci beaucoup. » Enfin, elle a poursuivi son chemin, et j'ai ouvert la porte et j'ai crié : « Maman ».

Ma maman était à l'intérieur. Elle m'a entendu, et elle est sortie pour me prendre dans ses bras. « Où êtes-vous logées ? », m'a-t-elle demandé. J'ai répondu : « Nous sommes au foyer d'enfants, mais je veux rester avec toi. » Elle m'a dit : « Viens, viens, entre. » Puis, elle m'a pris par la main et m'a mené dans une petite chambre où elle était logée avec douze autres femmes, sur des matelas. Enfin, elle leur a dit : « Voici ma fille cadette, je vous prie de ne pas vous opposer à ce que je la garde ici avec moi. » Toutes les femmes m'ont très bien accueilli et j'ai heureusement pu rester avec maman.

Cependant, au ghetto, il y avait beaucoup de maladies, et moi aussi, je suis tombée malade. Il s'agissait d'une inflammation du système nerveux. J'étais alors très malade. J'avais de la fièvre, le médecin est alors venu me chercher pour m'emmener à une soi-disant infirmerie où étaient hospitalisés tous les enfants atteints de cette maladie, mais là-aussi, j'étais à nouveau malheureuse. Le médecin m'a dit : « Tu seras bientôt rétabli » et « ne te laisse pas aller, tu vas bientôt retrouver ta maman. » Et c'est ainsi qu'un jour, alors que je n'avais plus de fièvre, il m'a renvoyé à ma maman, et j'en étais très heureuse.

Ruth aussi avait réussi à nous retrouver, et ainsi seize mois se sont écoulés à Theresienstadt jusqu'à ce qu'on nous dise qu'on allait maintenant nous envoyer à la chambre à gaz. Nous n'avions encore jamais entendu parler de cela. Du reste, nous n'avions encore jamais entendu le mot « Auschwitz ». Cependant, on est venu nous chercher, un convoi a été organisé, et on nous a obligé de prendre le train pour Auschwitz. Heureusement, nous y avons retrouvé notre papa. Nous étions alors heureux d'être ensemble. Ensuite, on a de nouveau séparé les femmes des hommes, et alors c'était à nouveau très, très triste.

Nous y sommes restés neuf mois, puis, un jour, le Dr Mengele est entré dans la baraque, à la recherche de jumeaux. Il y avait des jumeaux parmi nous qui ont tout de suite répondu : « Nous

sommes jumeaux », et alors il les a emmenés. Nous ne les avons plus jamais revus. Nous n'avions jamais entendu parler de la chambre à gaz. Mais il a mené des expériences sur les jumeaux, et nous ne les avons plus jamais revus.

Au bout de neuf mois, un nouveau convoi a été organisé qui nous a conduit à Hambourg¹ pour y effectuer des travaux de déblaiement. C'était très dur. C'était une période difficile. Chaque femme s'est vue remettre une pelle, le godet tourné vers le haut, et on partait toujours à pied dans la soi-disant ville où tout était déjà détruit par les bombes. Là-bas, nous travaillions dur pour ramasser les pierres à la pelle ou, quelquefois, pour dégager la neige en hiver. C'était une période difficile.

Neuf mois plus tard, on nous a envoyé à Bergen-Belsen, cette fois à pied. Et à cet endroit-là, nous n'avons vu que des morts. Dans ce camp, ils gisaient tous sur le sol. Puis, le 15 avril, un soldat anglais est entré dans le camp à bord d'un blindé, et il nous a dit : « Kids, you are free. We are the British. » – « Vous êtes libres, les enfants. Nous sommes les Anglais. »

Nous n'arrivions pas à y croire. Nous n'arrivions pas à y croire. Certes, nous étions très heureux, mais une maladie terrifiante, la fièvre typhoïde, s'était à nouveau déclarée, et nous l'avons tous contractée. Nous étions tous à l'agonie et beaucoup d'entre nous sont décédés. Mais nous trois, nous avons survécu. J'en remercie Dieu. Puis, le 15 avril, on nous a renvoyé à Prague, et là-bas nous avons appris qu'il y avait un bateau, pour les enfants, qui allait partir en Palestine. Maman m'a tout de suite inscrite, et c'est ainsi qu'un jour, je suis arrivée en Israël, où j'ai fondé une nouvelle famille.

Traduction : Renate Heckendorf

¹ D'après les informations dont nous disposons actuellement, Judith Jaegermann a été déportée, en juillet 1944, d'Auschwitz à Hambourg, dans les *Kommandos* [camps stellites] du camp de concentration de Neuengamme dénommés : « Dessauer Ufer », « Neugraben », et « Tiefstack ». En avril 1945, elle a été transférée au camp de concentration de Bergen-Belsen, où elle a été libérée. Nous supposons que, dans ce passage, Judith Jaegermann décrit son expérience au *Kommando* de Neugraben.

Katrin Duerinckx

Mesdames et Messieurs !

De ma part, je tiens également à vous souhaiter la cordiale bienvenue à cette cérémonie commémorative.

Je m'appelle Katrin Duerinckx. Je suis la petite-fille de Ferdinand Duerinckx, et c'est en raison de lui que je suis en contact avec Neuengamme.

Début septembre 1944, Ferdinand Duerinckx est arrivé au camp de concentration de Neuengamme. Une fois ici, son séjour forcé n'allait durer que quelques mois. Le 18 décembre 1944, il est décédé au camp de concentration de Neuengamme. Il n'avait que 34 ans.

Comment cela a-t-il pu arriver ?

Son histoire commence à Meensel-Kiezegem, un petit village situé au centre de la Belgique, à proximité de Louvain. Pendant la guerre, la situation dans ce village campagnard est restée relativement calme. Il y avait des résistants, et il y avait des collaborateurs. Au village, mon grand-père était instituteur, et il était membre du mouvement de résistance NKB [Nationale Koningsgezinde Beweging].

Pour la plupart, les jeunes hommes du village se terraient pour échapper au travail forcé en Allemagne. Il y avait aussi des hommes qui se cachaient chez mon grand-père. En outre, le village de Meensel abritait le pilote canadien Teddy Blenkinsop qui, après la destruction de son appareil, avait été recueilli par la résistance et y attendait de pouvoir rejoindre sa troupe.

Bien que les familles de collaborateurs montrassent ouvertement leur coopération avec l'ennemi, la résistance et la collaboration ne s'importunaient guère mutuellement.

Jusqu'au 30 juillet 1944. Ce jour-là, Gaston Merckx, fils d'une des familles de collaborateurs, a été abattu par des résistants originaires de la région de Louvain. Après cela, la mère de la victime a crié vengeance et a déclaré : « En compensation, 100 otages mourront. » Vu le fait que Meensel-Kiezegem était un petit village qui comptait moins de 1.000 habitants, il s'agissait cependant d'une demande de représailles extrêmement exigeante.

C'est ainsi que, le 1er août 1944, une première rafle a eu lieu. Sur place, trois personnes ont été abattues, tandis que 14 autres, dont mon grand-père, ont été arrêtées et emmenées au bureau de la Gestapo à Louvain. Le 11 août, on a procédé à une deuxième rafle, beaucoup plus importante. 350 hommes ont encerclé le village, on a fouillé, l'une après l'autre, toutes les maisons, et on a arrêté 81 autres hommes et femmes pour les emmener à Louvain. Au cours de cette rafle, on a recherché aussi Blenkinsop, le pilote canadien, et la ferme soupçonnée de l'avoir abrité a été incendiée. Le propriétaire de cette ferme a péri dans les flammes. Les rafles à Meensel-Kiezegem ont été effectuées non seulement par la Wehrmacht, mais aussi par des collaborateurs flamands et des membres flamands de la SS.

Fin août 1944, mon grand-père a été déporté en Allemagne, avec 70 autres villageois. Compte tenu du fait que Louvain a été libéré le 4 septembre 1944, les événements survenus à Meensel-Kiezegem sont d'autant plus accablants.

Mon grand-père avait encore réussi à jeter un billet par la fenêtre du train, avec le message suivant : « Sur le chemin de l'Allemagne, destination inconnue, tout le monde en bonne santé. Espérons de retourner sous peu. Priez pour un bon retour rapide. »

Comme par miracle, ma grand-mère a reçu cette note. C'était cependant le dernier signe de vie des maris et pères arrêtés qui ne soit parvenu jusqu'à leurs femmes et enfants restés au village.

Tous les villageois originaires de Meensel-Kiezegem qui ont été déportés se sont retrouvés au camp de concentration de Neuengamme. Quelques-uns parmi eux ont été transférés vers des Kommandos, à Meppen, Brême-Blumenthal, Lübeck, Brunswick, Wöbbelin, Schandelah, et Bergen-Belsen. Comme tous les prisonniers, on les a traités d'esclaves dans les argilières, la briqueterie et la tuilerie, l'industrie, l'industrie de l'armement, etc. Sous peu, beaucoup d'entre eux sont morts d'épuisement, de maladie, de faim, et de mauvais traitements.

Sur les 71 déportés, huit hommes seulement ont fini par pouvoir rentrer chez eux. L'un d'entre eux a même survécu au « Cap Arcona ». Le petit village de Meensel-Kiezegem est resté endeuillé, avec 44 veuves et 112 orphelins de guerre : des femmes sans mari, des enfants sans père.

Entre le 1er et le 11 août de chaque année, on célèbre une grande cérémonie commémorative à Meensel-Kiezegem, afin de ne pas oublier les événements dramatiques qui y ont eu lieu jadis. Il ne faut pas oublier ce qui s'est passé – non seulement pour ce qui est des rafles à Meensel-Kiezegem, mais aussi en ce qui concerne les événements au camp de concentration de Neuengamme ainsi que dans tous les autres camps de concentration. Il demeure primordial de

continuer à tirer des leçons de ce qui a tourné tellement mal par le passé. Compte tenu des temps incertains que nous vivons aujourd'hui, nous devons, plus que jamais, apprécier à sa juste valeur le monde libre dans lequel nous évoluons. De nombreuses personnes se sont sacrifiées pour que ce monde devienne une réalité, dont mon grand-père.

Par ailleurs, nous devons perpétuer la mémoire des victimes. C'est ainsi que je tiens également à conserver la mémoire de mon grand-père. Depuis plus de 20 ans, on organise un voyage commémoratif de Meensel-Kiezegegem à Neuengamme. Tout comme moi, bien des participant(e)s se déplacent à Neuengamme pour évoquer le souvenir de leur père, leur grand-père, leur oncle ... disparu. Et pour se rendre sur les lieux de leurs souffrances et de leur décès.

On s'arrête aussi devant la sculpture intitulée « Le désespoir de Meensel-Kiezegegem », située dans le bosquet commémoratif de l'ancien camp de concentration de Neuengamme, pour y observer un moment de silence. Cette sculpture représente une mère endeuillée qui n'a qu'un seul enfant à la maison. Il s'agit d'une maisonnette sans mari, sans père. Ce bout de Meensel-Kiezegegem, au sein du terrain de l'ancien camp de concentration de Neuengamme, nous offre également la possibilité d'y célébrer, chaque année, une commémoration, en déposant une couronne de fleurs pour rendre les honneurs aux victimes.

En 2019, nous avons créé un nouveau musée à Meensel-Kiezegegem, le « musée 44 ». On espère qu'en découvrant, dans son ensemble, l'histoire des événements dramatiques qui ont eu lieu à Meensel-Kiezegegem, les visiteurs porteront un regard critique sur l'esprit de notre temps. Il ne faut pas laisser tomber cette histoire dans l'oubli, car avec l'oubli, tout recommencera !

Au moment de son décès, au camp de concentration de Neuengamme, mon grand-père n'avait que 34 ans. Ma grand-mère, Maria Janssens, s'est alors retrouvée seule avec cinq jeunes enfants. À ce moment-là, l'aîné avait sept ans et le cadet n'avait pas encore quatre mois. C'est que, lorsque mon grand-père a été arrêté, ma grand-mère avait été en état de grossesse avancée. En effet, Freddy, le plus jeune de ses enfants, est né avant que mon grand-père n'ait été déporté en Allemagne. Cependant, il n'a jamais connu son père. De même, mon grand-père n'a jamais vu son fils cadet. En revanche, Jef, mon père, qui avait cinq ans quand son père a été arrêté, parle encore souvent de son père, c'est-à-dire mon grand-père. Même s'il a 86 ans à présent, il n'a pas oublié la perte qu'il a subi. Pourtant, nous sommes très reconnaissants à notre grand-mère, et aussi très fiers d'elle. Tout comme les autres veuves au village, elle a fait face à la vie, et elle a veillé à ce que ses enfants deviennent des individus admirables et heureux.

Bien qu'à Meensel, il y a un cénotaphe à la mémoire de Ferdinand Duerinckx, mon grand-père, sa vraie sépulture se trouve ici, au mémorial du camp de concentration de Neuengamme. Ses cendres ont été dispersées ici, sur ce terrain.

Voilà pourquoi, moi aussi, je me trouve ici aujourd'hui : pour évoquer son souvenir, pour honorer sa mémoire, et pour le remercier. Après tout, il a donné sa vie en préparant la voie pour le monde libre dans lequel j'ai eu le privilège de grandir.

Je vous remercie.

Traduction : Renate Heckendorf

Susann Lewerenz

Chers invités.

La cérémonie commémorative qui a eu lieu ici, aux Walther-Werke, est maintenant terminée.

Nous poursuivons la commémoration avec une cérémonie de dépôt de gerbe devant l'ancien bunker [Arrestbunker]. Une fois dehors, veuillez tourner à droite, nos collaboratrices et nos collaborateurs vous indiqueront le chemin.

Merci beaucoup.

Traduction : Renate Heckendorf